In angulo cum libro

Ou l'inattendu succès de la lettre d'une estampe, de Hieronymus Wierix à Umberto Eco

In angulo cum libro: the unexpected success of an engraving's letter, from Hieronymus Wierix to Umberto Eco

Rémi Mathis

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/286>
DOI : 10.4000/estampe.286
ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 22 janvier 2018
Pagination : 16-25
ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Rémi Mathis, « *In angulo cum libro* », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 261 | 2018, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 07 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/286> ; DOI : 10.4000/estampe.286

La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

IN ANGULO CUM LIBRO

OU L'INATTENDU SUCCÈS DE LA LETTRE D'UNE
ESTAMPE, DE HIERONYMUS WIERIX À UMBERTO ECO

Rémi Mathis

En avant-propos à son roman *Le Nom de la rose* (*Il Nome della rosa*), Umberto Eco écrit : « Perché essa è storia di libri, non di miserie quotidiane, e la sua lettura può inclinarci a recitare, col grande imitatore da Kempis : “In omnibus requiem quæsivi, et nusquam inveni nisi in angulo cum libro” »¹.

« J’ai partout cherché le repos, et ne l’ai trouvé que dans un recoin, avec un livre² » : quelle plus belle image pour illustrer le travail du littéraire, le bonheur du lecteur, forcément un peu à l’écart du désordre du monde, un peu ermite ? Le monde littéraire francophone a, lui, peut-être rencontré cette référence dans l’œuvre de Pascal Quignard. Il s’agit d’une des citations préférées de ce romancier érudit, amoureux du latin et de la culture classique, par ailleurs lauréat du prix Goncourt. On lit, par exemple, dans *Vie secrète* (p. 212) :

Lire est se brancher sur un autre monde, concentrant le cerveau, dans un monde bon pour soi, qui diverge, qu’on ignore, autre. C’était mon recoin. *In angulo.*

In angulo cum libro.

Monsieur de Pontchâteau logeait aux granges de Port-Royal dans la petite chambre située au premier étage, à la gauche de l’escalier. On peut y monter. On peut encore la voir.

Il avait toujours à la main un livre parce qu’il avait toujours aux lèvres ce mot de l’*Imitation* : *In omnibus requiem quæsivi et nusquam inveni nisi in angulo cum libro.*

Chez Pascal Quignard, cette citation ne marque pas seulement son œuvre mais devient une sorte de devise personnelle. Rien d’étonnant chez un écrivain qui a brusquement quitté toute carrière administrative – secrétaire général de l’éditeur Gallimard – pour se consacrer à une littérature de plus en plus exigeante, voire obscure.

Ces deux exemples ne sont que la surface émergée de l’iceberg. Vous trouverez cette phrase comme titre de forums de lecteurs, de dossiers de photos Flickr, dans les recueils de citations par centaines... Bref, cette phrase fait l’unanimité

*Cet article est issu d’un texte présenté à la journée d’études « Le texte sous l’image » organisée le 7 mai 2014 par le CRIHAM et la MSHS, sous la direction de Véronique Meyer et Solange Vernois à l’université de Poitiers. Merci aux organisateurs de permettre sa publication ici.

1. Parce que c’est là une histoire de livre, non de misères quotidiennes, et sa lecture peut nous amener à réciter, avec le grand imitateur a Kempis : « In omnibus requiem quæsivi, et nusquam inveni nisi in angulo cum libro ».

2. Toutes les traductions de cet article, depuis le latin, l’italien et le néerlandais, sont de l’auteur.

pour elle : elle permet de montrer à la fois qu'on aime les livres, qu'on méprise la vanité du monde, qu'on est cultivé et qu'on parle latin – ou en tout cas qu'on sait recopier du latin trouvé chez Eco ou chez Quignard. Elle a en quelques années quitté son origine érudite pour devenir une sorte de slogan permettant de se mettre en valeur.

La citation est souvent donnée de manière informelle, sans en donner par conséquent l'origine exacte. Elle est toutefois toujours présentée comme de Thomas à Kempis, et donc, forcément, du grand œuvre de cet auteur, l'*Imitation de Jésus-Christ* (*Imitatio Christi*). On le voit ci-dessus dans Quignard, comme, un siècle plus tôt, sous la plume de Sainte-Beuve³.

Originaire du sud des Pays-Bas actuels, Thomas à Kempis (v. 1380-1471) est l'un des plus fameux représentants de la *Devotio moderna*, ce courant de spiritualité chrétienne cherchant une relation plus personnelle à Dieu, passant par la prière et l'étude, parfois en communautés de laïcs et de clercs. Il entre chez les frères de la Vie commune, communauté où il mène une vie chaste et ascétique – avant de passer chez les chanoines réguliers de saint Augustin du Mont Saint-Agnès, près de Zwolle, où il est finalement ordonné prêtre en 1413. Alors qu'il est en charge de l'instruction des novices, il rédige quatre courts textes publiés sous le titre d'*Imitation de Jésus Christ*. C'est un succès immédiat, qui dure plusieurs siècles : l'ouvrage est le livre chrétien le plus lu et traduit après la Bible, on en connaît près de mille cinq cents manuscrits et cent éditions incunables ! Il a donc formé des générations d'esprits chrétiens et marqué de son empreinte la civilisation européenne de l'époque moderne⁴. L'ouvrage est toutefois paru de manière anonyme, attribué à plusieurs auteurs (Gerson...) et ce n'est que petit à petit que Thomas à Kempis est unanimement reconnu comme son auteur. Et pourtant, qui cherchera les références de notre citation dans l'*Imitatio Christi* aura la surprise... de ne rien trouver. Cette phrase n'appartient en réalité pas au chef-d'œuvre d'a Kempis. Il nous en faut donc tracer l'origine.

LA TOMBE DE THOMAS A KEMPIS ?

On trouverait la formule sur la tombe d'a Kempis, au couvent des Augustins du mont Saint-Agnès (Klooster Sint Agnietenberg), de Zwolle⁵. Selon la version annotée par Rosweyde des œuvres d'a Kempis⁶, une « tabella » se trouvait à l'endroit de sa tombe, représentant a Kempis qui enseigne à ses disciples : l'un d'eux lui demande : « Thomas, où trouver le vrai repos ? », ce à quoi il répondait : « Je n'ai trouvé le repos complet que par la cellule, le livre et le Christ ». Notre citation, qu'a Kempis avait, selon ce texte, « toujours dans le cœur, toujours à la bouche », se trouve peinte sur le sol de la scène représentée. La source n'indique pas ce qu'elle entend par « tabella » : plus qu'une plaque

3. Port-Royal, Paris, Hachette, 1878, vol. 5, p. 257.

4. L'auteur de la phrase – personne ne doute qu'il s'agisse d'a Kempis – est assurément familier de la Bible, à quoi elle fait référence (*Eccli.* 24, 11 : « in his omnibus requiem quaesivi » ; *Ierem.* 45, 3 : « et requiem non inveni »).

5. Dieter Mertens, « Deutscher Renaissance-Humanismus » *Humanismus in Europa* (Winter 1998) 187-210, at 192-193, n. 12.

6. De sepultura ejus et epitaphio ita idem Chronicon Bethlehemiticum : « Sepultus pridem , nunc vero translatus in novo australi ambitu ipsius monasterii. Illic parieti affixa tabella cum epitaphio ejusmodi cernitur. Canonicus regularis depictus genibus provolvitur venerabili Patri Thomae, in humilis depicta sedenti sellula et rotulo, quem manibus discipulus retinet, ita interrogat : « Thoma, vera quies ubi quaeritur indubitato ? ». Cui Thomas altero rotulo, in manibus suis servato, quod semper docere consuevit, nullam esse dotrinamapidam, mentem vere quietantem, nisi in cella custodia, Sacrae Scripturae humilis scientia et in Christi vitae et Passionis exercitiis, unico versu in rotulo complectens, ita discipulo respondet : « Nusquam tuta quies, nisi cella, codice, Christo ». In ipsa vero tabulla versus depictum ipsius pavementum, proverbium ipsius devoti Patris, quod semper in corde, semper in ore illi inerat, rotulo decurrente, ita inscriptum continetur : « In omnibus requiem quaesivi et non inveni nisi in een buesken ende in een buesken [sic pour hueksken] ».

de pierre, étant donné la précision de la scène, sans doute faut-il entendre un tableau peint, c'est-à-dire le lieu d'un mémorial plus qu'une tombe à proprement parler – sans doute à la suite du déplacement du cimetière dont il est question au début du texte. Nous reparlerons plus loin d'un tel tableau.

UN MANUSCRIT ?

Le théologien Cornelius a Lapide (1567-1637) affirme avoir vu le manuscrit autographe original de l'*Imitation de Jésus-Christ*, et qu'au début « on lisait cette phrase : “In omnibus requiem quæsivi et non inveni dan in een hoeckken met een boeckken”, c'est-à-dire “sans s'asseoir doucement dans un coin avec un petit livre” »⁷. L'hypothèse est séduisante car il est alors fréquent d'écrire sur ses ouvrages un « symbolum », c'est-à-dire une devise, sur la page de titre du livre, parfois précédé de « symb. ».

UNE DEVISE PERSONNELLE INSCRITE COMME EX-LIBRIS ?

Plus intéressant encore est ce qu'on peut lire dans une des éditions principales de l'*Imitation*, celle publiée par Plantin à Anvers en 1617. Le jésuite Heribert Rosweyd, spécialiste de l'établissement des textes religieux, y écrit : « il aimait tellement lire des textes sacrés dans sa cellule qu'il rappelait souvent cette devise, inscrite sur ses livres, *In omnibus requiem quæsivi et nusquam inveni nisi in hoeckkins ond boeckkins*, la fin disant en germain ce qu'on dirait en latin “si ce n'est dans des petits coins et des petits livres”, laissant entendre qu'il fallait chercher le repos dans des recoins secrets et parmi des livrets »⁸.

Rosweyd fait toutefois mention d'une autre source quelques pages plus loin (p. 512-513) : « un portrait publié d'après un tableau et une peinture de Zwolle traduit ainsi cette devise de Thomas, dont une partie est en flamand : “In omnibus requiem quæsivi et nusquam inveni nisi in een hoecksken met een boecksken”, c'est-à-dire dans un petit coin, avec un petit livre »⁹.

Cette dernière mention nous intéresse directement puisqu'elle fait appel à une représentation d'a Kempis.

UN TABLEAU ?

Dès 1607 paraissait à Anvers chez Martin Nutius les *Opera omnia* de Th. A Kempis, censées être éditées sur les manuscrits originaux par d'érudits religieux, proches du courant de pensée du chanoine. Cet ouvrage connaît un grand succès et est encore réédité 150 ans plus tard, y compris à l'étranger (Cologne, 1659...). Franciscus Tolensis Pistorius (ou De Backer)¹⁰ y rédige une vie d'a Kempis, que Rosweyd reprend largement. Ce dernier signale que Tolensis « écrit qu'il avait vu un

7. « Haec legebatur sententia «In omnibus requiem quæsivi et non inveni dan in een hoeckken met een boeckken», id est nisi sensim sedens in angulo cum libello » t. 1 in Genesim, c. XXIV, p. 259, col. 2. (édition de Paris en 21 vol. 1861-1863).

8. Thomas A Kempis, *Imitatio Christi*, Anvers, Plantin, 1617, p. 502 : « sacrae lectionis cellaeque suae ita amans fuit, ut hoc symbolum saepius ore proferret, librisque suis inscriberet *In omnibus requiem quæsivi et nusquam inveni nisi in hoeckkins ond boeckkins* quod postremum Teutonicum latine sonat nisi in angellis et libellis, quietem inveniendam insinuans in abditis recessibus et libellulis ».

9. « Effigies ex tabula et pictura swollensi edita, hoc symbolon Thomae verbulo mutato et magis ad linguam flandricam, ita exprimit : « In omnibus requiem quæsivi et nusquam inveni nisi in een hoecksken met een boecksken, id est nisi in angello cum libello ».

10. Edward Bensly, « Book in a corner: Thomas A Kempis », *Notes and Queries*, 1925, CXLIX, p. 263 -264.

portrait complètement dégradé et très effacé avec la devise que j'ai dite »¹¹. Et en effet, dans cette vie, Tolensis avance : « On montre encore un portrait de lui, avec cette remarquable devise : *In omnibus requiem quaesivi, sed non inveni, nisi in hoexkens ende boexkens*, c'est-à-dire dans des recoins secrets et des livrets »¹².

Giambattista Mari rédige des notes au *De Viris illustribus casinensibus* de Pierre Diacre en 1666. Il y compare le pape Victor III à Thomas a Kempis et avance une idée très semblable à celle de la citation : « on peut réellement dire de lui ce qu'on lit aujourd'hui sur le portrait de Thomas a Kempis : "in omnibus requiem quaesivi sed non inveni nisi in abditis recessibus et libellis"¹³. Mari est des rares à n'aucunement dire que la citation provient d'a Kempis : il la lie clairement à un portrait (*in effigie*) sans pour autant expliquer quel est ce portrait ni quel est le rapport avec la fameuse phrase. On voit également que la seconde partie de la phrase varie selon les auteurs : parfois « in angulo cum libro », parfois « in angello cum libello » et parfois enfin « in abditis recessibus et libellis » et « in abditis recessibus et libellulis ». Les quatre formulations ont pourtant le même sens – pourquoi ces variations qui n'apportent pourtant aucune nuance de pensée ? L'expression est en fait la traduction d'une expression néerlandaise qui a fait florès : « in een hoekje met een boekje » (dans un petit coin avec un petit livre), dont elle tente de rendre l'allitération et la rime. Elle est encore courante actuellement, jusqu'à être par exemple utilisée comme titre du blog de lecture du collège d'Ypres, en Flandres.

Qu'en est-il de ce portrait ? Pour comprendre, il faut se référer aux illustrations des éditions de *l'Imitation de Jésus-Christ*. Une bibliographie compilée à partir des exemplaires parisiens est récemment parue, ce qui facilite notre travail. L'illustration des éditions de *l'Imitation* a été remarquablement étudiée par Véronique Meyer, mais cette dernière se concentre – à juste titre car notre motif n'est pas le plus fréquent dans les éditions – sur des scènes de la vie du Christ, l'image de l'Âme fidèle ou des allégories¹⁴.

1617 voit la parution de la version de *l'Imitation* par Rosweyde à Anvers, chez le grand imprimeur-libraire Plantin (ex officina Plantiniana, Apud Balthasarem et Ioannem Moretos, 1617, fol. 12v). Cette édition reprend le texte original, largement corrigé (« latiniorum »). Or, elle présente – ce qui est à l'époque nouveau (il faut se rappeler que la paternité de *l'Imitation* demeure un sujet de débat pendant tout l'Ancien Régime) – un portrait d'a Kempis. Ce portrait est gravé par Hieronymus Wierix vers 1617. Marie Maucquoy-Hendrickx en décrit dans son catalogue raisonné des estampes des Wierix¹⁵ plusieurs estampes, qui semblent dériver d'un premier portrait signé de Jérôme

11. « scribit se vidisse effigiem admodum deformatam valdeque oblitteratam cum symbolo ut expressi ».

12. Franciscus Tolensis Pistorius, « Vita Thomae A Kempis » dans *Opera Omnia*, par exemple Cologne, 1759, p. 29 : Ostenditur adhuc ejus effigies, sed admodum deformatata poenèque oblitterata, cum hoc insigni symbolo, *In omnibus requiem quaesivi, sed non inveni, nisi in hoexkens ende boexkens*: Hoc est, in abditis recessibus et libellulis.

13. « unde de illo vere dici poterat, quod hodie in effigie Thomae Kempensis legitur : In omnibus requiem quaesivi sed non inveni nisi in abditis recessibus et libellis ».

14. Véronique Meyer, « Suites et cycles : les éditions illustrées de *l'Imitation de Jésus-Christ* au XVII^e siècle », *Édition et diffusion de L'Imitation de Jésus-Christ (1470-1800)*, Paris, BnF/bibl. Mazarine/BSG, 2010, p. 53-70.

15. Marie Maucquoy-Hendrickx, *Les Estampes des Wierix conservées au cabinet des estampes de la bibliothèque royale Albert Ier*, Bruxelles, Bibliothèque royale, 1982, vol. 3-1, p. 374-375.

III. 1. Thomas a Kempis *Imitatio Christi*, Anvers, ex officina Plantiniana, Apud Balthasarem et Ioannem Moretos, 1617. Estampe de Hieronymus Wierix.

Wierix (n° 1855 ; New Hollstein¹⁶, LXVIII (Wierix Family, part X, n° 2161). La phrase apparaît alors sous une forme légèrement différente : « In omnibus requiem quæsi et nusquam inveni nisi in angello cum libello¹⁷ ». Sur l'estampe, le livre qui est représenté aux pieds de d'a Kempis sur l'image mêle les deux langues, faisant justice au caractère flamand de l'expression : il y est écrit en caractères italique pour le latin et en bâtarde pour le flamand « In omnibus Requiem quæsi et nusquam inveni nisi / In een hoeckken met een boeckken ». Hieronymus Wierix grave deux autres planches très proches de celle-ci mais inversées (sauf la lettre)¹⁸ : Thomas a Kempis est tourné vers la droite. Datant d'avant 1619, une de ces deux estampes a un grand succès et ne cesse d'être copiée : on en trouve des exemplaires publiés dans les années qui suivent par Johannes Boel, Theodoor Galle, Charles/Karel de Mallery, Jean Matheus, Christoffel van Sichem II, ainsi qu'un anonyme (MH 1855c, d, e, h, g) – elles-mêmes parfois copiées (et parfois dans d'autres formats ou en sens inverse (cf. MH 1855i).

16. Suzsanna van Ruyven-Zeman, en collaboration avec Marjolein Leesberg, sous la dir. de Jan van Der Stock and Marjolein Leesberg, New Hollstein, 2004, LXVIII, Wierix Family, part X, n° 2161. Deux états, le premier avant la lettre.

17. J'ai cherché le repos en toutes choses et ne l'ai trouvé que dans un petit coin avec un petit livre.

18. New Hollstein 2159 et 2160.

III. 2. Anonyme
parisien, copié
d'après une
estampe
néerlandaise,
*Effigies S. Thomae
de Kempis*,
excudit Pierre
Firens, v. 1630,
burin. BnF,
Estampes, N2
(A Kempis).

Mais l'estampe de Wierix ne fait que placer devant la Vierge à l'enfant un portrait d'a Kempis situé devant son monastère d'Agnietenberg. Son modèle est un autre portrait qui possède lui aussi un bon succès pendant plusieurs siècles.

L'illustration 2 prétend avoir été tracé sur le vif, du vivant de Thomas A Kempis (*effigies... ad vivum*). Ce dernier, assis de trois quarts sur un rocher, tient un livre ouvert de sa main gauche et un chapelet de la droite. Le texte est repris dans un mélange de latin et de néerlandais : « In omnibus... nisi in een hoecxken met een boecxken » sur un livre ouvert aux pieds du théologien, accompagné de deux autres livres, fermés. Derrière lui, à gauche, un paysage de campagne avec des fermes et un troupeau de moutons. À droite, on retrouve a Kempis, dans une grotte, en train de lire. Au-dessus de sa tête se déroule un phylactère portant une phrase de sens très proche : « Nusquam tuta quies nisi cella, codice, clastro » (« Jamais de repos si ce n'est par la cellule, le livre, le cloître »). Cette phrase pose aussi problème car on attendrait « Christo » et non « clastro », qui fait double emploi avec

III. 3. Frederick Bloemaert, d'après Abraham Bloemaert, *Vera Effigies Thomae de Kempis ad vivum*, vers 1635-1650, burin, 460 x 290. BnF, Estampes, N2 (A Kempis). Hollstein 232.

« cella », ainsi que le rappelle Rosweyd lui-même. On peut se demander dans quelle mesure l'estampe ne reproduit donc pas fidèlement un tableau, perdu, où le dernier mot, effacé, aurait été mal lu et mal recopié.

L'image a en tout cas du succès, donnant lieu à plusieurs versions, comme, en France, par Karl Audran et Pierre Firens. Ce dernier supprime toutefois la partie flamande, qu'il ne comprend pas ou ne juge pas pertinente pour son public parisien¹⁹. Ces estampes pourraient donc interpréter directement le

tableau peint originel, celui qui aurait porté la fameuse phrase. Peut-être celui dont nous avons déjà parlé, qui aurait été accroché sur la tombe d'a Kempis, et qui aurait été très dégradé par les éléments, au point d'être difficilement lisible par le graveur qui l'a voulu reproduire. Le portrait est en effet à la base d'à peu près tous les autres, qui se contentent de reprendre le visage du religieux.

Une autre représentation, apparemment lancée par Abraham Bloemaert, toujours dans les années 1625, en est issue. On en connaît le dessin préparatoire, réalisé dans le même sens que le portrait ayant servi de modèle, si bien que l'estampe est inversée.

Dans ce cas, on prend au pied de la lettre ladite lettre et le petit coin doit forcément se trouver dans un lieu clos. D'autant qu'un phylactère vient doubler notre phrase avec une seconde de sens proche : « Nusquam tuta quies nisi cella, codice, claustra » (avec toujours, donc, « claustra » pour « Christo »). Dans tous les cas, notre phrase est conservée, ce qui montre toute son importance dans la symbolique de ces images.

¹⁹ Les mauvaises langues diront qu'il ne semble pas comprendre la partie latine non plus, qui comprend des erreurs apparemment dues à une copie purement graphique des lettres.

III. 4. Anonyme, *Thomas a Kempis au mont Agnès*, huile sur toile, XVII^e s., 92 x 123 cm. Zwolle, Stedelijk Museum.

Ces estampes servent à leur tour de modèle pour de nouveaux portraits peints, jusqu'aux XVII^e et XIX^e siècles (voir des exemples au Collegium Augustinianum de Gaesdonck à Goch ou au couvent de Sainte-Agathe, dans le Brabant du Nord)

RÉCAPITULATIF EN GUISE DE CONCLUSION

Nous partons certainement d'une phrase-devise que Thomas à Kempis a composée ou en tout cas fait sienne. Il la cite souvent et l'écrit vraisemblablement sur les livres qu'il possède. Elle est typique de ce milieu de lettrés flamand, à moitié en latin et à moitié en néerlandais, avec à la fois une référence à la Bible et un jeu de mot flamand, jouant sur les sonorités.

La citation est reportée sur un portrait peint, objet de vénération pour les amis et disciples d'à Kempis, à une époque où on commence de plus en plus fréquemment à lui attribuer l'*Imitation* (et non à Gerson). Ce tableau se diffuse par l'estampe, sous diverses formes, pendant près de deux siècles. La phrase est à l'origine placée en dehors de l'image. Mais le motif du livre ouvert portant la phrase est tellement fort et en lien avec l'idée énoncée que la lettre dans l'image l'emporte finalement sur la lettre en dehors de l'image.

Cette phrase est traduite et touche donc un public non-flamand qui aurait été incapable de comprendre les *boexkens*... Cette traduction elle-même varie : « *abditis recessibus* », stylistiquement peu satisfaisant, laisse place à la même recherche sur les sonorités qu'en flamand, avec « *in angello cum libello* ».

Le rapport texte-image est extrêmement fort, car la phrase n'apparaît jamais sur un autre motif que le portrait. On aurait pu imaginer que cela accompagne une autre image de l'*Imitation*, voire qu'elle soit reprise pour illustrer des vies de saints ou des pères des déserts, mais ce ne fut jamais le cas. Le lien personnel entre Thomas a Kempis et la phrase demeure.

On aurait dû s'arrêter là, mais la phrase aurait alors été oubliée, comme de très nombreuses citations latines. Ce n'a pas été le cas, grâce à la sécularisation de l'idée énoncée. Le « libello » en question est bien évidemment un livre religieux, la Bible, des vies de saints...

Les érudits du XIX^e siècle ne l'entendirent cependant pas de cette oreille. Les bibliophiles d'alors aiment cette phrase et la citent à leur tour. Elle donc quitte le domaine de l'iconographie pour devenir une phrase littéraire, et même la phrase type de l'amoureux des livres. La religion de l'art, puis de la Culture, remplace la religion catholique, et on aime à montrer qu'un « intellectuel » ne se sent bien qu'un peu en marge de la société, dans des activités qui n'ont rien de mondaines. Les « clercs » d'alors, ceux de la *Trahison des clercs*, se placent dans la lignée des clercs médiévaux ou en tout cas d'Ancien Régime. Cette filiation est évidente dans un texte d'Anatole France sur l'élection de Leconte de Lisle à l'Académie française. France est un bibliophile très bon connaisseur de la production imprimée ancienne. Il traite du vieux parnassien, qui a cultivé une image du dandy, du poète sacré hors de la Société, loin de la « plèbe carnassière »... et compare donc Leconte de Lisle à « des moines qui sont des sages, puisqu'ils vivent cachés, un livre à la main, *in angello cum libello* ». Cette réappropriation par le monde littéraire a permis la diffusion de la citation, la maintenant vivante au cours de la seconde période, celle des XIX-XX^e siècles, alors même qu'on ne lit plus Thomas a Kempis. Elle demeure connue, employée, analysée chez le même type d'auteurs intellectuels faisant l'éloge de la lecture et du livre – forcément en marge de la société. Mais justement, notre méconnaissance actuelle de son œuvre, le fait qu'il ne soit plus qu'un nom qui ne signifie rien, nous a fait perdre l'origine de la phrase, attribuée par défaut à l'*Imitation*.

On voit ainsi comment l'estampe peut porter et diffuser non seulement des images, des représentations, mais aussi des textes contribuant à les faire passer dans un inconscient collectif, qui oublie jusqu'à l'existence de cet humble messenger.